

ABONNEMENTS :

Un an.....\$2.00
Six mois..... 1.25

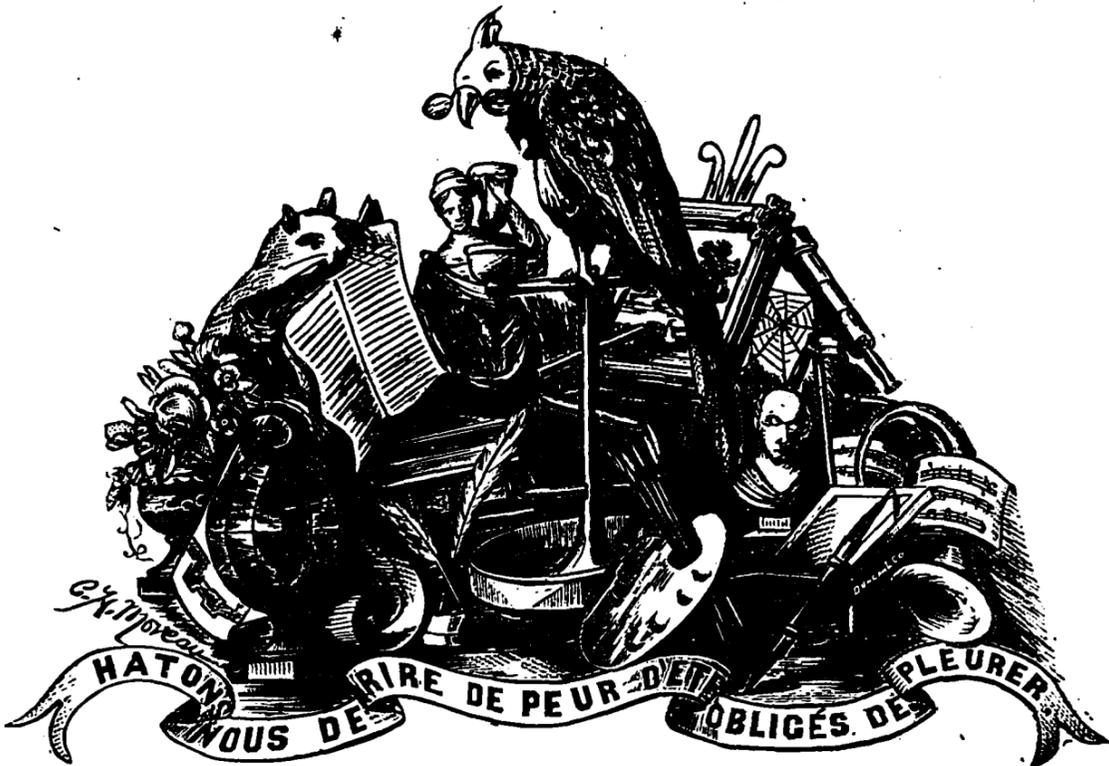
ANNONCES :

Un carré de dix lignes.
Un mois.....\$1.50
Une fois..... 0.75

S'ADRESSER,

pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction,
Rue Notre-Dame, 126.

C. HENRI MOREAU,
Rédacteur en Chef,
Imprimeur et Editeur.



Toute correspondance adressée à la direction sera accueillie favorablement, qu'elle soit signée ou anonyme, dans tous les cas elle ne sera publiée qu'autant qu'elle sera conforme au programme que nous nous sommes imposé.

PARAIT LE SAMEDI.

LE PERROQUET

Journal Critique, Littéraire et Caricaturiste.

MONTREAL, SAMEDI, 18 FEVRIER 1865.

AU FIL DE LA PLUME.

Nous sommes passionné pour la lecture ; malheureusement ici la librairie n'est pas à la portée de toutes les sources, et, comme nous ne sommes pas précisément millionnaire nos moyens ne suffiraient pas à la consommation, que nous en faisons, si nous n'avions les cabinets littéraires, sur lesquels nous nous rabattons et dont nous sommes un des hôtes les plus assidus.

Dans l'un d'eux que nous ne nommerons pas, et dans lesquels on reçoit les publications périodiques du pays, nous avons rencontré un type qu'il nous a paru curieux d'étudier.

D'abord laissez nous vous dire pourquoi nous ne nommons pas l'endroit. C'est parceque pour l'avoir cité une fois déjà, nous avons failli nous faire dévorer par les autres habitués, et que si nous avons la passion de la lecture, nous avons aussi la faiblesse de tenir à notre individu.

L'original dont il est ici question..... mais pardon cher lecteur ou chère lectrice, nous désirons ouvrir ici une parenthèse pour vous demander votre opinion.

(Vous êtes assurément une personne de goût, puisque vous lisez le Perroquet et vous avez du souvent

être, comme nous, agacé ou agacée, par les annotations saugrenues et les phrases soulignées que vous avez dû rencontrer maintes fois dans un ouvrage dont la lecture vous intéressait, faites par une autre personne, qui l'avait lu avant vous ; Vous avez remarqué aussi que les réflexions du dit lecteur étaient généralement sottos, prétentieuses et que les marques au crayon ou à l'ongle qui soulignaient les passages saillants tombaient toujours à faux.

Est-ce pour nous faire remarquer ces passages qu'elles ont été faites ? Alors nous les trouvons bien impertinentes de supposer que nous ne saurons pas les découvrir nous-même, et d'ailleurs que nous importe les appréciations de M. tel ou tel ? Et pourquoi nous oblige-t-il à lire sa prose ? Nous attendons votre réponse et fermons la parenthèse).

..... est petit, sec, nerveux, brusque, alerte, il a un nez dans lequel il peut pleuvoir, les yeux enfoncés sous des sourcils en broussailles, les pommettes saillantes, le menton proéminent, la moustache en brosse, et un front bombé qui tente de se prolonger jusqu'au dos où il parviendra prochainement. Signe distinctif, il ne ressemble ni à Napoléon premier, ni à Shakspeare, ni à Washington, pourtant il a dans l'ensemble du facies quelque chose d'un grand homme ; Général il eut gagné des batailles, écrivain, enfanté des chef-d'œuvres, il eut pu, dit-on, s'il eut voulu, être l'un ou l'autre, tous les deux à la fois même, il a l'a pas voulu ! Il eut le journalisme, voilà sa profession.

Voyez-le, il entre, il inspecte d'un seul coup d'œil tout l'escadron des feuilles qui, sous le feu de son regard, tremblent comme des feuilles dans leur tringle de fer. Par quel côté commencera-t-il la boucherie ? Il s'arme, et son redoutable crayon entre le pouce et l'index, s'avance menaçant, inexorable vers la victime qu'il a choisie. Alors, spectacle épouvantable, il se courbe sur sa proie, l'enlace, la couve, comme un vampire et pendant quelques instants, on entend dans la salle silencieuse un petit bruit sec, bref, rapide, incisif et le sacrifice est consommé.

Examinez-le, lisez dans son regard fauve lorsqu'il se relève le sentiment de la vengeance satisfaite. Néron sortant du cirque devait avoir ce regard là.

Nous nous sommes souvent approché des victimes, nous avons touché du doigt les plaies et les mutilations qu'elles avaient subies ! A certaines d'entr'elles le fatal crayon n'avait rien laissé. Quelques unes étaient flétries d'un nom ignominieux comme le stigmaté qu'on appliquait autre fois, avec un fer rouge, sur l'épaule des condamnés.

Cet homme nous inspire la même terreur que le bourreau, nous n'avons jamais essayé de connaître son nom ; seulement un jour que nous contemplions avec pitié un pauvre journal qu'il venait de torturer, c'était, nous croyons, "La Minerve" nous vîmes en bas ce mot tracé d'une main fiévreuse : "Imbécile !" était-ce une signature ?

Feuilleton du Perroquet.

LES AVENTURES D'UN PANIER DE PECHES.

Il y a une vingtaine d'années, lorsque Paris n'était pas encore entouré d'une double ceinture de chemins de fer, les primeurs y étaient naturellement, beaucoup moins abondantes qu'elles ne le sont au temps ou nous sommes. A l'époque dont nous parlons, les fruits rares, mûris avant la saison, provenaient parfois de quelques serres des environs ; mais le plus souvent on les tirait des doux pays que dore le soleil d'Italie, d'Espagne ou d'Afrique. C'est ainsi que les heureux du jour arrivaient à avoir, deux mois avant tous les autres, les petits pois, les pêches, les melons et le raisin noir. Tout cela se payait au poids de l'or ; il aurait fallu déboursier des diamans ou des pierres précieuses qu'il s'en serait trouvé pour cet usage.

Les chemins ont changé cette mode. Grâce à la vapeur, les paniers de légumes précieux et les corbeil-

les de fuits rares arrivent pour tout le monde à la même date, par anticipation. Il en résulte qu'on ne sait plus se ruiner aujourd'hui pour ces appendices de la gastronomie.

Sous l'ancien régime, c'est-à-dire il y a vingt ans, en 1836, sur la fin du mois de juillet, un élégant entre deux âges, ce qu'on appelait alors un lion sur le retour, M. Du Roseray, fumait ses cigares, après déjeuner, un matin, sur le boulevard des Italiens. Chacun se rappelle que cette zone de la grande ville était déjà considérée comme la capitale de la capitale. Après avoir fait deux ou trois mille pas, tant à droite qu'à gauche, Du Roseray se dit à la fin :

— J'ai assez regardé les femmes qui passent, les hommes qui courent et les voitures qui ont l'air de faire l'une et l'autre chose. Etudions les magasins, les boutiques, le bas des maisons : il y a là vingt drames toujours attachants et toujours nouveaux.

En parlant ainsi, le fumeur de cigares prolongeait insensiblement sa promenade jusqu'à la devanture d'un marchand de comestibles en vogue. Une fois là, il essayait son lorgnon du bout de son foulard et s'arrê-

tait. Que de choses à voir dans un tel endroit ! On ne sait pas assez que l'élite de la société parisienne va et vient sans cesse chez ces sortes de marchands.

— Parbleu ! se disait l'observateur, Rabelais a eu mille fois raison d'écrire ce mot : Paris " est proprement la capitale des goinfres."

— Voyons donc un peu ce qu'il y a là-dedans, se dit-il ; et en même temps, il entra.

Pour dire ce que son regard embrassait dans ce bazar de la bouche, il faudrait avoir la puissance d'analyse que Balzac a déployée dans le premier chapitre de la Peau de Chagrin. Tous les régnes de la nature y étaient rangés, non symétriquement, mais pêle-mêle, au milieu de fleurs arborescentes ou d'herbages aromatiques.

— Me voilà pris au trébuchet comme les autres, se dit Du Roseray.

Du moment qu'il était entré, il ne pouvait guère se dispenser d'acheter ; c'est dans l'ordre. Mais quelle chose acheter ? Menant la vie facile et libre de la plupart des célibataires, il n'avait pas ce qu'on appelle une maison montée ; Du Roseray prenait ses